

Isabelle Dumas

## **À l'ombre des jeunes filles en *flirt* : inscription du commerce amoureux chez la jeune fille proustienne**

### ***À la recherche du temps perdu : cathédrale du temps et de l'« insavoir »***

Hypersensible et graphomane, Marcel Proust a fait de sa vie son œuvre et de son œuvre sa vie. Plus jeune, il se découvre « le centre des choses<sup>1</sup> » et en vient à constater, dans *Contre Sainte-Beuve* : « Tout objet pour nous est sensation<sup>2</sup>. » C'est à la fois pour « montrer » à ses parents qu'il n'a pas perdu son temps, et afin de se donner les moyens de « dégager les lois générales du vrai<sup>3</sup> » et de la nature humaine, qu'il consacra quatorze années à l'écriture d'*À la recherche du temps perdu*, et mourra, laissant le grand roman inachevé. L'auteur voulait que son œuvre ressemble à « une cathédrale ou à une robe<sup>4</sup> », c'est-à-dire à un temple immortel où l'expérience vécue a une importante place, et où la quête de l'essence des êtres et des choses se termine, et à la fois se relance sans cesse, car en cette matière, il n'y a que perspectives, qu'« insavoir<sup>5</sup> ». Je consacrerai mon analyse à la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, intitulée « Nom de pays : le pays », car c'est là que le narrateur fait la connaissance des jeunes filles. Ce rayon du grand roman se développe sous le signe de l'inconnaissance, car si le narrateur y apprend à voir<sup>6</sup>, comme l'écrit Pierre-Louis Rey, il découvre en même temps, et constamment, que connaître, c'est méconnaître, forcé qu'il est à composer les visages des jeunes filles à la manière d'un cubiste – arrangeant en « grappes » les images changeantes qu'il reçoit d'elles –, à se les représenter avec le regard d'un impressionniste – sachant que sa mémoire peint et repeint ces jeunes filles sur la dictée de ses perceptions parfois erronées. Dans le dernier tome de la *Recherche*, le narrateur verbalise et synthétise le fruit de cet apprentissage et la transformation de son regard débouchant sur une révélation :

[C]ar le style pour l'écrivain, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs conscients, de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun<sup>7</sup>.

Cet article tentera de décrire comment l'inscription du commerce amoureux chez les jeunes filles constitue un élément-clé dans l'image trouble et troublante qu'elles projettent en s'intéressant surtout à Albertine, comme le fait le narrateur.

### **Émancipées et tapageuses : « dérives » de la proustienne « moderne »**

Dès que le narrateur proustien aperçoit la petite bande des jeunes filles, il en décrit non pas la beauté, mais la spécificité. En effet, ces jeunes filles « faisaient mouvoir une tache singulière<sup>8</sup> ». Selon le narrateur, ce sont leur « aspect<sup>9</sup> » et leurs « façons<sup>10</sup> » qui se démarquent des autres estivants de Balbec plage, mais il se garde pour le moment de détailler ces dissemblances. Elles sont sportives : « Une de ces inconnues poussait devant elle, de la main, sa bicyclette, deux autres tenaient des " clubs " de golf<sup>11</sup> ». Dans *Les parisiennes de ce temps*, Octave Uzanne remarque que « la bicyclette est devenue depuis nombre d'années la locomotion démocratique par excellence<sup>12</sup> ». Les jeunes filles se distinguent donc par autre chose : « leur accoutrement tranchait sur celui des autres jeunes filles de Balbec, parmi lesquelles quelques-unes, il est vrai, se livraient aux sports, mais sans adopter pour cela une tenue spéciale<sup>13</sup> ». En les observant se déplacer au milieu des baigneurs, le narrateur note chez elles « un mépris sincère du reste de l'humanité<sup>14</sup> », puis une « nature hardie, frivole et dure<sup>15</sup> ». Deux indices le mènent à ces constats : les jeunes filles, en marchant, « venaient droit devant elles<sup>16</sup> » et « une paire d'yeux durs, butés et rieurs<sup>17</sup> ». En ce début de XX<sup>e</sup> siècle, ces détails se révèlent éloquents pour le narrateur. Les manuels pour jeunes filles s'unissent pour affirmer que ces dernières doivent être réservées. Par exemple, selon la comtesse de Tramar dans *L'étiquette mondaine*, les yeux de la jeune fille doivent être « ingénus<sup>18</sup> » et trahir « un esprit inquiet<sup>19</sup> ». La petite bande semble se placer en porte-à-faux par rapport au modèle de la jeune fille des manuels et la suite de l'observation du narrateur ne fera qu'amplifier son étrangeté. Ces dernières « forçaient les personnes arrêtées à s'écarter<sup>20</sup> » sur leur passage. De plus, « l'aînée de la petite bande sauta par-dessus le vieillard épouvanté, dont la casquette marine fut effleurée par les pieds agiles, au grand amusement des autres jeunes filles<sup>21</sup> ». L'incident initie une guirlande de comportements particuliers que le narrateur observe et rapporte. Par exemple, l'une des filles, Gisèle, s'exclame : « C'pauvre vieux, i m'fait d'la peine, il a l'air à moitié crevé<sup>22</sup> », tandis qu'une autre pousse sa bicyclette « avec un dandinement de hanches si

dégingandé, en employant des termes d'argot si voyous et criés si fort, quand je passai auprès d'elle [...]»<sup>23</sup> ».

Ces observations forcent, chez le narrateur, la conclusion que ces jeunes filles « devaient être les très jeunes maîtresses de coureurs cyclistes<sup>24</sup> ». Pourtant, l'indécision se prolonge, et ne fera que s'étendre davantage, le narrateur doutant toujours du statut social de ces jeunes filles intrigantes à plusieurs chapitres, dont le moindre n'est certainement pas son constat qu'elles « avaient toutes de la beauté<sup>25</sup> ». Après avoir été présenté à Albertine par le peintre Elstir lors d'une matinée qu'il donnait, avoir entendu la jeune fille utiliser « l'adverbe " parfaitement " au lieu de " tout à fait "<sup>26</sup> », ce qui « indique un degré de civilisation et de culture auquel je n'aurais pu imaginer qu'atteignait la bacchante à bicyclette, la muse orgiaque du golf<sup>27</sup> », il n'est que plus troublé.

### **La petite bande de Balbec : les contiguïtés dangereuses**

Qui est Albertine et, par extension, la petite bande de ses amies? Qui sont ces jeunes filles dont le narrateur note « la dureté, l'insensibilité, la grossièreté avec tout ce qui n'était pas elle<sup>28</sup> »? La contiguïté, chez Albertine, d'un côté, du parler argot, d'une démarche déterminée et d'une allure indépendante, de sa manière de regarder « si hardiment<sup>29</sup> » le narrateur avant qu'elle ne soit présentée à ce dernier, et de l'autre côté, de bonnes manières et d'un niveau d'instruction minimal est pour le moins étrange et brouille par avance toute fixation du statut social de la jeune fille et de ses amies. Le narrateur, même en ayant lié connaissance avec Albertine et en discutant avec elle sur la plage de Balbec, n'avance pas dans sa connaissance, mais bien vers l'idée qu'il la connaît, en fait, de moins en moins : « J'avais causé avec elle sans plus savoir où tombaient mes paroles, ce qu'elles devenaient, que si j'eusse jeté des cailloux dans un abîme sans fond.<sup>30</sup> »

Le type de la jeune fille en fleurs, représenté à ce stade des vacances du narrateur par Albertine, est indécidable, car si le narrateur songe qu'elle « devait être légère<sup>31</sup> », il demeure, selon ses mots, « embarrassé devant certains de ses regards, de ses sourires<sup>32</sup> ». Tous ces langages se révèlent en fait problématiques, car nébuleux, et surtout « polyglottes ». Ces gestes, ces regards sont innommables car ils disent trop et pas assez, ils « s'annihilent » dans leurs

significations potentielles opposées. Mais c'est surtout le langage parlé d'Albertine, auquel le narrateur accorde une attention des plus fines, qui renforce l'étrangeté qu'elle dégage. Si elle fait un usage « instruit » de l'adverbe « parfaitement », elle manie, parfois en cabotine, diverses expressions qu'une jeune fille bien éduquée ne devrait ni connaître ni privilégier. Par exemple, Albertine demande au narrateur, à la vue de Bloch : « Comment s'appelle-t-il, cet ostrogoth-là?<sup>33</sup> ». De même, elle emploie avec une « facilité<sup>34</sup> » qui laisse le narrateur « intimidé<sup>35</sup> » les mots « " tram "<sup>36</sup> » et « " tacot "<sup>37</sup> », ce qui lui fait remarquer qu'il s'éloigne d'elle au chapitre de « sa maîtrise dans un mode de désignation<sup>38</sup> » de certaines choses dans un registre familier, « " petite bande "<sup>39</sup> », pour reprendre ses propres mots, ou encore avec une « allure " à bâtons rompus "<sup>40</sup> ».

Plus encore, cette prédilection pour certains mots et expressions « vulgaires » tels « bécane<sup>41</sup> », « gigolo<sup>42</sup> » et « moche<sup>43</sup> », « il en a une touche<sup>44</sup> » et « il dégotte bien<sup>45</sup> », mais aussi pour des expressions « choisies », parfois lancées en « s'écria[nt]<sup>46</sup> », telles : « Je l'aurais parié que c'était un youpin. C'est bien leur genre de faire les punaises<sup>47</sup> » ou impolies telles « le petit vieux<sup>48</sup> », « le gros<sup>49</sup> » et « le tout petit gros<sup>50</sup> » informe sur une autre « dérive » guettant la jeune fille moderne : le cabotinage. Dans le manuel pour jeunes filles *L'étiquette mondaine*, sous la rubrique « Cabotinage », la comtesse de Tramar fait cette autre prescription ou mise en garde : « certaines personnes ont enrichi leur vocabulaire de mots spéciaux, qu'elles placent à tour de rôle, synthétisant selon leur idée l'éloquence et la science de la conversation ; ces mots, jetés à tort et à travers, finissent par devenir énervants<sup>51</sup> ». Ces « mots spéciaux » se révèlent, chez Albertine, non pas savants, mais « vulgaires », ce qui fait d'elle une cabotine qui n'a même pas le défaut de la pédanterie, mais celui du « mauvais langage » dans le contenu comme dans l'expression. À ce cabotinage verbal pourrait s'ajouter, cette fois chez toute la petite bande, celui du geste. En effet, les jeunes filles se font remarquer au Casino de Balbec par leur comportement tapageur. Albertine révèle au narrateur, et sans gêne, cette facette d'elle-même et de ses amies : « le tout petit gros, vous devez l'avoir vu, il est assez moche aussi, il ne peut pas nous souffrir parce que nous faisons trop de bruit au Casino, que nous démolissons ses chaises, que nous voulons danser sans tapis<sup>52</sup> ». Si le comportement dissipé des jeunes filles va contre tous les manuels et contribue à donner d'elles l'image de jeunes personnes peu vertueuses, c'est peut-être surtout la franchise avec laquelle Albertine raconte cela au narrateur

– sur le ton du badinage – qui donne à cette dernière l'aura d'une liberté pleinement prise, presque carnassière : « S'il pleuvait, [le] mauvais temps n'effray[ait] pas Albertine qu'on voyait parfois, dans son caoutchouc, filer en bicyclette sous les averses<sup>53</sup> »

Le « cas » d'Albertine et de ses amies pourrait-il être exemplaire des « dérives » qui guettent la jeune fille dite « moderne » du début du XX<sup>e</sup> siècle? « Dérives » pointées du doigt, ou plutôt soulignées d'un trait net, par Olivier de Tréville, pour ne nommer que lui, dans *Les jeunes filles peintes par elle-même* : « notre époque d'indépendance et de sans-façon<sup>54</sup> ». On pourrait le croire. La pratique de sports, tel faire de la bicyclette, favorise la vigueur du corps ainsi qu'une liberté de mouvements décuplée, et l'instruction amène une plus grande confiance provenant de la capacité nouvelle de penser par soi-même. Tout cela permet à la jeune fille de l'époque d'exprimer une individualité affirmée, éclatante (Albertine s'exclamant : « j'adore tous les sports<sup>55</sup> »), d'acquérir une indépendance inédite et étonnée, et de présenter au monde des facettes aussi diverses que trompeuses.

### **Savoirs des jeunes filles en fleurs : *flirt*, belles lettres et « mauvais genre »**

Initié par Albertine à la petite bande, le narrateur poursuit une quête de connaissance lancée par leur beauté, mais surtout par leur mystère. Ainsi avons-nous accès à divers commentaires d'Albertine, desquels se dégageront de nouvelles et contradictoires contiguïtés. Devant la tête nue de son amie Gisèle, qui venait pourtant seulement d'enlever son chapeau, elle dit au narrateur, une fois seules avec lui : « [J]e déteste qu'elle ait ses cheveux comme ça, ça donne mauvais genre.<sup>56</sup> » Stricte sur l'observance de l'étiquette quant aux coiffures des jeunes filles, elle n'hésite toutefois pas à médire de son amie, ce qui enfreint le code de nombre de manuels pour jeunes filles. Par exemple, dans *Ce que veut la femme*, la comtesse de Tramar prescrit à toute jeune femme de « rejeter impitoyablement les accès de mauvaise humeur, la roserie, l'envie, la médisance<sup>57</sup> ». Ce n'est pas la première fois qu'Albertine médit. À propos de cinq messieurs que connaît le narrateur et qui passent près d'elle et de ce dernier lors d'une de leurs promenades, la jeune fille remarque : « Ce ne sont pas des gens très chics, me dit Albertine en ricanant d'un air de mépris. Le petit vieux, teint, qui a des gants jaunes, il en a une touche, hein<sup>58</sup> ». De même, à propos des demoiselles d'Ambresac, elle fait ce

commentaire : « C'est une bonne petite fille, quoique parfaitement fantasque, mais les autres sont vraiment très stupides<sup>59</sup> ». Puis, à la vue de Bloch, qu'elle ne connaît pas, elle dit au narrateur : « Je reconnais qu'il est assez joli garçon, [...] mais ce qu'il me dégoûte!<sup>60</sup> ». Albertine apparaît donc médisante, mais observe toutefois certaines règles du bien-agir en société non seulement quant au port permanent du chapeau, mais en matière d'instruction et de fréquentations. Albertine connaît plus d'une règle de savoir-vivre et le fait voir au narrateur en l'entretenant des sujets imposés lors des examens de composition française :

D'Alceste ou de Philinte, qui préféreriez-vous avoir comme ami? Ce que j'aurais séché là-dessus! D'abord, en dehors de tout, ce n'est pas une question à poser à des jeunes filles. Les jeunes filles sont liées avec d'autres jeunes filles et ne sont pas censées avoir pour amis des messieurs<sup>61</sup>.

Pourtant, Albertine s'est liée avec un jeune monsieur d'environ vingt ans, soit quatre de plus qu'elle, en la personne du narrateur.

Quelles sont les règles régissant le comportement d'Albertine? Elle médite apparemment sans gêne et plusieurs fois, mais elle désapprouve fortement la tête nue de son amie Gisèle. Elle est instruite, mais crie des mots argotiques en se promenant sur la plage de Balbec et emploie plusieurs mots et expressions du registre familier. Elle a de bonnes manières chez le peintre Elstir, mais traite les inconnus avec mépris lorsqu'elle marche sur la plage. Elle semble « intimidée<sup>62</sup> » et « comme il faut<sup>63</sup> » chez l'artiste, mais lance des regards équivoques au narrateur non seulement lors de leurs promenades, mais avant même qu'ils soient présentés l'un à l'autre. Il en va de même pour les autres jeunes filles de la petite bande. Andrée, par exemple, celle-là même qui a sauté par-dessus le vieillard à la plage, fait un exposé à ses amies sur la manière dont elle aurait traité le sujet de composition française de Gisèle. Elle leur fait voir qu'elle est instruite, habile et douée pour articuler une brillante analyse littéraire, mais elle oublie d'être modeste. Le narrateur décrit son ton comme « persifleur<sup>64</sup> » et marqué par un « imperceptible dédain<sup>65</sup> ». Dans le manuel *L'art de plaire*, David Emmanuel remarque que la jeune fille doit être « toujours modeste<sup>66</sup> » et Gabrielle Cavellier, dans *Propos sur les jeunes filles*, fait la prescription suivante : la « vraie jeune fille<sup>67</sup> », qu'elle dit « quasiment rare comme la perle<sup>68</sup> », doit être « instruite [...] mais non pédante<sup>69</sup> ». De plus, s'il est encouragé, chez une jeune fille, d'avoir de l'esprit et de l'exercer de manière agréable en composant des calembours,

il est impératif, selon *L'étiquette mondaine*, d'user de « parcimonie<sup>70</sup> ». Albertine enfreint pourtant cette règle avec bonheur : « [S]ur un ton d'autorité, [elle] débitait des calembours que les plus jeunes écoutaient avec admiration<sup>71</sup> ». Point de modestie ou de réserve là non plus.

Quant au savoir des jeunes filles sur le *flirt*, il n'y a qu'Albertine qui fait usage du mot, et de son adjectif jumeau, dans une discussion en tête-à-tête avec le narrateur : « Je ne crois pourtant pas qu'elle vous plairait, elle n'est pas *flirt* du tout. Vous devez aimer les jeunes filles *flirt*, vous.<sup>72</sup> » Des autres jeunes filles comme d'Albertine, on entend bien peu leur savoir approximatif ou étendu sur le *flirt*. On le voit, plutôt. Toutefois, cette connaissance du *flirt* que découvre le narrateur n'en est que plus nébuleuse. En effet, que savent réellement ces jeunes filles sur le *flirt*? Quel est son seuil acceptable? Qu'est-ce qui est *flirt* et qu'est-ce qui ne l'est pas? Quand devient-on une « coquette », selon elles?

Comme nous l'avons vu, Gisèle enlève son chapeau un instant après avoir abordé le narrateur et Albertine sur la plage de Balbec, exposant ainsi sa chevelure aux regards. Et lorsqu'Albertine présente à contrecœur le narrateur à Gisèle, le jeune homme « v[o]i[t] passer et briller un sourire cordial, aimant<sup>73</sup> ». Pour le narrateur, ce regard tient lieu d'un « signe *flirt* » discret, mais éloquent : « elle avait dû être heureuse de pouvoir m'avouer enfin par ce regard souriant et bon qu'elle serait aussi douce avec moi que terrible aux autres<sup>74</sup> ». Ce potentiel *flirt* naissant entre le narrateur et Gisèle ne connaît aucune suite, le narrateur ayant tenté, sans succès, de voir cette dernière avant son départ en train pour Paris où elle irait repasser ses examens. Il paraît toutefois possible, par ce geste de Gisèle d'enlever son chapeau à l'approche du narrateur et d'Albertine, et par son regard chaleureux, voire plus, de déceler l'envie qu'expose Michel Provins chez les jeunes filles dans son essai *La femme d'aujourd'hui* : « [E]ssaye[r] leur pouvoir sur le cœur d'autrui, comme les jeunes chats se font les griffes sur une peau de souris<sup>75</sup> ». Un désir et une « activité » que désapprouve quelque peu Provins, ce comportement risqué pouvant mener à des propositions masculines et à des contacts, sinon indésirables, du moins inacceptables pour la jeune fille. Ainsi l'essayiste considère que ces « innocents *flirtages*<sup>76</sup> » sont à même de laisser en la jeune fille « une petite graine d'impureté<sup>77</sup> ». C'est donc encore par la fréquentation d'Albertine que le narrateur

proustien poursuivra sa quête toujours relancée, et de plus en plus embrouillée, vers la connaissance des jeunes filles en fleurs.

### **Albertine ambiguë : regards insistants, billet doux et chaste retenue**

La fréquentation des jeunes filles, et surtout d'Albertine, se prolonge sous le signe de l'ambiguïté. Le narrateur qui a déjà goûté au regard « mystérieux », selon ses mots, mi-*flirt*, mi-enfantin de cette dernière, récolte avec elle un autre signe de séduction brumeux : Albertine décide de lui écrire un billet doux. « Je vous aime bien<sup>78</sup> », lui révèle-t-elle sur un bout de papier. Dans *L'école des dames*, Léo Claretie définit le *flirt* comme un commerce secret, tissé d'illusions, ainsi que telle une activité où l'on ne fait rien de mal, tout en ayant les apparences de mal faire<sup>79</sup>. Ainsi, Albertine lance à ses amies qui ont fourni le crayon et le papier pour son billet doux : « Mes petites bonnes femmes, je vous défends de regarder ce que j'écris<sup>80</sup> », en plus de dire au narrateur : « Faites attention qu'on ne voit pas<sup>81</sup> ». Le *flirt* d'Albertine avec le narrateur, habilement mené ou inconscient, semble tenir entier dans un faux-semblant et rien d'autre, car sitôt le billet lu par le narrateur, la jeune fille lance à ses amies : « " Mais au lieu d'écrire des bêtises ", cria-t-elle en se tournant d'un air soudainement impétueux et grave vers Andrée et Rosemonde, " il faut que je vous montre la lettre que Gisèle m'a écrite ce matin "<sup>82</sup> ». Selon Auguste Forel, dans *La question sexuelle*, le *flirt* est « un langage polymorphe<sup>83</sup> », et la « variété intellectuelle du *flirt*<sup>84</sup> » – apanage des gens instruits et raffinés<sup>85</sup> – « s'exprime [...] par le langage<sup>86</sup> ». Ce signe écrit d'Albertine, tourné en dérision dès sa réception par le narrateur, brouille un peu plus encore sa vraie nature de jeune fille vertueuse ou légère. L'objectif de connaître Albertine, de voir d'elle ne serait-ce que le « premier plan », est une fois de plus repoussé.

### **Albertine ou les largesses de la « vertu »**

Albertine est-elle *flirt* ou seulement confuse devant ces codes bouleversés du bon comportement de la jeune fille moderne, c'est-à-dire sportive, instruite, réfléchissant par elle-même et « dégourdie », mais se devant aussi modeste et réservée que la jeune fille du siècle précédent? Cela demeure indécidable et hautement trompeur pour le narrateur de la *Recherche*.



Il avance donc en piétinant dans son désir de nommer à quelle « espèce de rose » appartient une Albertine à la fois séductrice et chaste. Peu après l'épisode illusoire du billet doux, lors d'une autre partie de campagne avec la petite bande, le narrateur se voit offrir un autre « présent *flirt* » d'Albertine : « Voyez-vous me dit-elle, j'arrange maintenant mes cheveux comme vous les aimez, regardez ma mèche. Tout le monde se moque de cela et personne ne sait pour qui je le fais. Ma tante va se moquer de moi, je ne lui dirai pas non plus la raison<sup>87</sup>. » Albertine semble bien user auprès de son ami d'un des multiples langages du *flirt*, celui des cheveux, hautement codifié à l'époque. En effet, une jeune fille laissant volontairement sa chevelure libre, ne serait-ce que d'une mèche, envoie le signe sans équivoque d'un comportement également libre, voire frivole, ou *flirt*, à tout le moins. Ce langage de l'érotisme de la chevelure se double d'un second code langagier : les douces paroles. En effet, Albertine ne se contente pas de se coiffer comme l'aime le narrateur, elle surélève ce geste en verbalisant son intention de lui plaire par sa mèche de cheveux libre. Malgré ces langages convergeant pour affirmer l'hypothèse du *flirt* qu'Albertine « mène » auprès du narrateur, la question demeure entière pour ce dernier : *flirte-t-elle* consciemment? Questions auxquelles s'annexent d'autres interrogations : Albertine est-elle une jeune fille *flirt* ou en a-t-elle juste toutes les apparences? Sait-elle seulement qu'elle *flirte*? Mais encore, connaît-elle les limites du *flirt* inconséquent? Comme nous le verrons, le tissu des rencontres avec la petite bande d'Albertine semblera se saturer de signes affectueux troubles pour le narrateur, ou plutôt de signaux *flirt* brouillés à dessein ou non par cette dernière, tant et si bien que ce tissu s'apparentera à un linge souillé qui ne peut que salir davantage les lunettes que l'on nettoie en souhaitant rendre leurs verres nets... et y voir plus clairement.

### **Une offre qu'il ne pouvait refuser : Marcel dans la chambre d'Albertine**

Juste après avoir offert à la vue du narrateur le cadeau de sa coiffure, Albertine va plus loin, trop loin, sans pourtant compromettre sa vertu, cela même si ses intentions sont chastes : « Je passe cette nuit-là à votre hôtel, et même, comme je suis un peu enrhumée, je me coucherai avant le dîner. Vous pourrez venir assister à mon dîner à côté de mon lit et après nous jouerons à ce que vous voudrez<sup>88</sup>. » S'il est une règle de conduite à n'enfreindre sous aucun prétexte pour une jeune fille de l'époque, c'est bien la suivante : il est interdit d'inviter un

jeune homme dans sa chambre. Albertine ne peut l'ignorer. Elle s'accorde pourtant la liberté d'en faire fi, mais en secret, certes pour ne pas se compromettre, ou plutôt, pour ne pas voir échouer son plan. Elle ajoute : « Venez tôt pour que nous ayons de bonnes heures à nous<sup>89</sup> », et avec un sourire, précise le narrateur, en plus de spécifier : « ma tante n'en saura rien<sup>90</sup> ». Selon Max O'Rell, dans *Sa majesté l'amour*, « la coquette vous fait monter jusqu'au sixième et vous plante là<sup>91</sup> ». Le rendez-vous du narrateur avec Albertine s'aligne sur la situation décrite par O'Rell, à la différence près qu'une fois monté à l'étage de la jeune fille, le narrateur peut, en plus, pénétrer dans sa chambre.

Coquette, *flirt* ou les deux, Albertine suggère clairement au narrateur, par son invitation dans sa chambre, qu'il pourra obtenir d'elle des privautés. À la vue de cette dernière, le narrateur est frappé, envoûté par d'autres signes *flirt* émanant d'Albertine : elle est en chemise blanche, et de surcroît, dans son lit ; elle a défait les tresses dans ses cheveux, « pour me plaire<sup>92</sup> », se dit-il. Ces signes de séduction, et surtout d'abandon d'Albertine – car sa tenue, ses cheveux libres et sa présence dans son lit à l'accueil du narrateur se rapportent typiquement au code de la jeune mariée ou de l'épouse prête à accueillir « l'hommage » de son compagnon de vie – s'avèrent plus clairs que jamais pour le jeune homme qui y réagit avec empressement : « Je me penchai vers Albertine pour l'embrasser<sup>93</sup>. » Toutefois, ces signes composant un *flirt* ambiant qui semble inviter sans ambiguïté, cette fois, à devenir plus poussé, se révèlent encore une fois mensongers. Les codes *flirt* écrits, verbaux et visuels dont le narrateur s'est enivré jusqu'à cet instant sont tordus, subvertis par Albertine jusqu'à ne plus signifier qu'une amitié désintéressée, et surtout vertueuse. Ainsi la jeune fille : « Finissez ou je sonne, s'écria Albertine voyant que je me jetais sur elle pour l'embrasser<sup>94</sup>. » Mais cette dernière est allée trop loin. Elle a, par coquetterie ou inconscience, ménagé, lancé trop de signes du *flirt* pour qu'ils ne puissent pas envoyer au narrateur le message qu'elle se donnait à lui pour plus qu'un baiser. C'est certes pourquoi le narrateur n'est pas freiné dans son élan par la mise en garde d'Albertine qui n'arrive aucunement à ébranler l'édifice des signes *flirt* qu'a érigé cette dernière aux yeux du narrateur, et qui l'assure à ce moment des désirs de la jeune fille. Ainsi, c'est poétiquement et pudiquement qu'il résume persister dans sa progression vers la joue d'Albertine de cette manière : « J'allais savoir l'odeur, le goût, qu'avait ce fruit rose inconnu. J'entendis un son précipité, prolongé et criard. [Elle] avait sonné de toutes ses forces<sup>95</sup>. » Albertine coquette, mais

vertueuse, *flirt* dans plusieurs langages, mais défendant farouchement sa chasteté physique, devient à cet instant, aux yeux du narrateur, pleinement, résolument ambiguë.

### « Finissez ou je sonne<sup>96</sup> » : la vertu selon Albertine

Huit jours après l'incident dans la chambre d'Albertine, celle-ci en reparle avec le narrateur. Pour Albertine, et malgré tous les signes en apparence *flirt* qu'elle a lancés au narrateur, la vertu entre amis consiste en la chose suivante : « On se serrait la main bien franchement, bien amicalement, en bons camarades ; jamais on n'aurait parlé de s'embrasser<sup>97</sup> ». La jeune fille ne fournit aucune explication sur son comportement lors de ses deux dernières rencontres avec le narrateur. Si elle a joué sur les codes du *flirt* pour se livrer à un commerce amoureux illusoire avec le jeune homme – toutefois sans contact physique –, elle n'en souffle mot ni ne s'excuse. En fait, la jeune fille dit ne pas comprendre le comportement du narrateur quand il était dans sa chambre, comportement qu'elle juge inapproprié, et même inconcevable : « Je me demande quelles jeunes filles vous avez pu connaître pour que ma conduite vous ait surpris<sup>98</sup> ». Plus que jamais, les codes *flirt* d'Albertine sont méconnus du narrateur. Quelle est sa conception du *flirt* pour ne pas admettre qu'elle a de toute évidence agi en coquette avec lui ? Les hypothèses sur quelle jeune fille peut bien être Albertine se multiplient en se brouillant, en s'effrangeant dans l'esprit du narrateur : « Pourquoi parlait-elle tout le temps le langage de la tendresse?<sup>99</sup> ». Cette question synthétise les interrogations qui s'entrecroisent dans son esprit, et qui l'assailliront, en fait, de nombreuses années encore. Ainsi le narrateur, vieilli et malade, se fera cette réflexion : « Profonde Albertine<sup>100</sup> ». Qui est Albertine, si elle n'est ni réellement vertueuse ni concrètement légère ? Mais la question a une plus vaste portée : à travers Albertine, qui a constitué la voie d'accès vers la petite bande de Balbec, qui sont réellement les jeunes filles en fleurs ?

### « Pas-si-vierge » et demi-vertueuse : le type problématique de la jeune proustienne

Le chemin de découvertes ambiguës que trace le séjour du narrateur auprès des jeunes filles de la petite bande compose en bout de ligne une esquisse de ces dernières résolument placée sous le signe du métissage. Elles sont instruites et pédantes, polies et médisantes, de

bonnes façons, mais turbulentes et méprisantes, et surtout, tendres, *flirt* et même coquettes, mais au final plutôt vertueuses. Cette curieuse combinaison des facettes des jeunes filles proustiennes se révèle éminemment problématique, car leur difficulté manifeste – jouée ou sincère – à connaître les codes du *flirt* et même du bon comportement lance une série de signes renseignant faussement sur leur légèreté de mœurs et sur leur statut social. De telles jeunes filles persistant à présenter au monde un agrégat d'attitudes et de manières aussi impur et troublant en deviennent-elles immariables?

### **Les jeunes filles en fleurs : « modernes », instruites et « immariables »?**

Ce n'est pas le narrateur proustien, mais Andrée qui affirme avec conviction qu'Albertine sera « immariable ». Est-ce là seulement une question de dot? Albertine étant une orpheline élevée par sa tante, les choses sont évidemment moins simples pour elle que pour la riche Andrée, mais les jeunes proustiennes ne risquent-elles pas, par leur attitude trop émancipée, leur curieuse et « notoire » connaissance d'expressions argotiques, leurs manières parfois mauvaises d'apparence « petite bande », ainsi que leur médisance, d'éprouver, toutes, de la difficulté à se trouver un parti? On est amené à penser que telle pourrait être la conséquence de l'image tapageuse, trompeuse et problématique qu'elles projettent avec éclat et avec une innocence sincère... ou plutôt feinte. Mais cela, c'est la suite du grand roman qui le montrera.

### **La tyrannie des « Sphinx »**

Jeunes « Sphinx », Albertine et ses amies représentent une altérité marquée pour le narrateur, car il n'arrive pas, même à la faveur de sa « radiation intuitive<sup>101</sup> » qui a scrupuleusement décrypté nombre des signes de leurs divers langages, à acquérir quelque certitude sur leur type au final indéfinissable de jeunes filles modernes. Le narrateur ne parvient donc point à colliger des connaissances, car son chemin, semé de méconnaissances, devient professeur... d'inconnaissance. Il échoue, en conséquence, à se composer un savoir de ce que ces jeunes filles connaissent et ignorent, désirent et rejettent, fuient et recherchent, violent et respectent. Une fois de plus, puisqu'Albertine se révélera plus accessible au narrateur – du

moins pour un temps –, c'est par elle qu'il alimentera et calmera perpétuellement, dans un régime de satisfaction et de frustration aligné sur le contrôle ou sur la perte de contrôle de son « objet », ce que Jacqueline Risset nomme « la hantise toujours renouvelée de l'extériorité, d'une extériorité que l'on tente toujours justement d'assimiler, de manger, donc de supprimer comme telle<sup>102</sup> ». Profondes jeunes filles en *flirt*. Inépuisable Albertine.

---

<sup>1</sup> Marcel Proust, cité dans André Ferré, *Les Années de collège de Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1959, p. 100-101.

<sup>2</sup> Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954, p. 42.

<sup>3</sup> Jean Milly dans la préface de Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Flammarion, 1987, p. 13.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>6</sup> « Apprendre à voir », Pierre-Louis Rey, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs. Étude critique*, Paris, Champion, 1983, p. 62.

<sup>7</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Quarto Gallimard, 1999, p. 2316. L'éditeur précise que le texte établi pour l'édition de la « Bibliothèque de la Pléiade » a été repris pour l'édition Quarto Gallimard en un seul volume.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 621.

<sup>9</sup> *Idem.*

<sup>10</sup> *Idem.*

<sup>11</sup> *Idem.*

<sup>12</sup> Octave Uzanne, *Les parisiennes de ce temps*, Paris, Mercure de France, 1910, p. 326.

<sup>13</sup> Proust, *À la recherche du temps perdu*, *op. cit.*, p. 621-622.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 622.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 623

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 622.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 623.

<sup>18</sup> Comtesse de Tramar, *L'étiquette mondaine. Usages de la société moderne dans toutes les circonstances de la vie*, Paris, Victor Havard et Cie, 1905, p. 34.

<sup>19</sup> *Idem.*

<sup>20</sup> Proust, *À la recherche du temps perdu*, *op. cit.*, p. 624.

<sup>21</sup> *Idem.*

<sup>22</sup> *Idem.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 625

<sup>24</sup> *Idem.*

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 622.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 685.

<sup>27</sup> *Idem.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 690.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 664.

<sup>30</sup> *Idem.*

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 691.

<sup>32</sup> *Idem.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 689.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 687.

<sup>35</sup> *Idem.*

<sup>36</sup> *Idem.*

<sup>37</sup> *Idem.*

<sup>38</sup> *Idem.*

<sup>39</sup> *Idem.*

- 40 Rey, p. 55.
- 41 Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., p. 687.
- 42 *Ibid.*, p. 689.
- 43 *Ibid.*, p. 692.
- 44 *Idem.*
- 45 *Idem.*
- 46 *Ibid.*, p. 690.
- 47 *Idem.*
- 48 *Ibid.*, p. 691-692.
- 49 *Ibid.*, p. 692.
- 50 *Idem.*
- 51 Comtesse de Tramar, *L'étiquette mondaine*, op. cit., p. 106.
- 52 Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., p. 692.
- 53 *Ibid.*, p. 699.
- 54 Olivier de Tréville, *Les jeunes filles peintes par elles-mêmes*, sans lieu, sans éditeur, 1901, p. 23.
- 55 Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., p. 687.
- 56 *Ibid.*, p. 696.
- 57 Comtesse de Tramar, *Ce que veut la femme*, Paris, Malet et Cie Éditeurs, 1911, p. 19.
- 58 Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., p. 691-692.
- 59 *Ibid.*, p. 694.
- 60 *Ibid.*, p. 690.
- 61 *Ibid.*, p. 696.
- 62 *Ibid.*, p. 685.
- 63 *Idem.*
- 64 *Ibid.*, p. 714.
- 65 *Ibid.*, p. 715.
- 66 David Emmanuel, *L'art de plaire*, Paris, Imprimerie Générale, 1903, p. 113.
- 67 Gabrielle Cavellier, *Propos sur les jeunes filles*, *La revue illustrée du Cahados*, sans lieu, 1912, p. 1.
- 68 *Idem.*
- 69 *Idem.*
- 70 Comtesse de Tramar, *L'étiquette mondaine*, p. 118. « Ce produit de l'esprit, qui a sa valeur appréciable certainement, ne doit être employé qu'avec parcimonie ».
- 71 Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., p. 711.
- 72 *Ibid.*, p. 696.
- 73 *Ibid.*, p. 695.
- 74 *Idem.*
- 75 Michel Provins, *La femme d'aujourd'hui*, Paris, Victor-Harvard Éditeur, 1895, p. 36.
- 76 *Ibid.* Je souligne.
- 77 *Ibid.*, p. 37.
- 78 *Ibid.*, p. 713.
- 79 Léo Claretie, *L'école des dames*, Paris, E. Sansot et Cie, 1907, p. 128. Je synthétise et reformule les propos de l'auteur.
- 80 Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., p. 712.
- 81 *Ibid.*, p. 713.
- 82 *Idem.*
- 83 Auguste Forel, *La question sexuelle*, Paris, Masson et Cie Éditeurs, 1919, p. 106.
- 84 *Ibid.*, p. 108.
- 85 *Ibid.* « Le flirt prend un caractère bien plus délicat, plus nuancé, plus compliqué, caractère qui le rend gracieux et plein de charme, chez les personnes qui ont reçu une éducation fine et choisie, surtout quand elles possèdent, en outre, de hautes facultés intellectuelles ou artistiques. »
- 86 *Ibid.*, p. 108-109.
- 87 Proust, *À la recherche du temps perdu*, op. cit., p. 727.
- 88 *Idem.*
- 89 *Idem.*

<sup>90</sup> *Idem.*

<sup>91</sup> Max O'Rell, *Sa majesté l'amour : petites études de psychologie humoristique*, Paris, Calmann Lévy Éditeur, 1901, p. 242.

<sup>92</sup> Proust, p. 728.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 729.

<sup>94</sup> *Idem.*

<sup>95</sup> *Idem.*

<sup>96</sup> *Idem.*

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 735.

<sup>98</sup> *Idem.*

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 734.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 2400.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 710.

<sup>102</sup> Jacqueline Risset, *Une certaine joie. Essai sur Proust*, Paris, Hermann, 2009, p. 42.